

Masha Itzhaki, *Aharon Appelfeld : Le réel
et l'imaginaire*

Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2011, 196 p.

Arnaud Genon

Nottingham Trent University

Aharon Appelfeld est l'auteur d'une œuvre riche et internationalement reconnue. Prix Médicis étranger 2004, il a été à cette occasion découvert par le grand public français. Ses romans évoquent la guerre, la déportation, le ghetto, les camps, sans faire cependant de ces derniers le thème principal de son écriture. C'est pour cette raison qu'il refuse le qualificatif d'« écrivain de la Shoah », étant plutôt, comme le notait Étienne Leterrier dans un article consacré à son roman intitulé *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, « un écrivain de l'homme et du

destin juifs » ou, selon Masha Itzhaki, auteure de la présente étude, un représentant de ce qu'elle nomme « la littérature du désastre », « terme plus vaste qui convient mieux à la narration appelfeldienne que celui de la "littérature de la Shoah" » (p. 28).

La critique note que le travail d'Appelfeld nécessite, pour en saisir la singularité, un « triple questionnement ». Le premier, qui nous intéresse particulièrement, est l'idée selon laquelle « l'ensemble de la narration d'Appelfeld est en fait une autofiction » (p. 12) où les textes de fiction dévoilent ce que l'auteur n'a jamais dit ou raconté à titre personnel. Un autre des aspects qui sera ici interrogé est celui lié « à son style, à son art poétique et à sa réception, conflictuelle en Israël et triomphale dans le monde occidental » (p. 13). Enfin, la dernière partie analysera la pensée de l'écrivain « en mettant l'accent sur la religiosité d'une part et la rencontre entre la judéité et l'identité israélienne de l'autre » (p.14).

La narration de soi

S'appuyant sur les différents récits de l'auteur, Masha Itzhaki retrace le parcours biographique de l'écrivain afin de mesurer par la suite « ce travail de "va-et-vient" entre le véridique et l'imaginaire, le dit et le non-dit, le mémorisable et le vraisemblable qui ensemble construisent la saga du désastre » (p. 18). C'est ici l'occasion de constater que la mémoire appelfeldienne fonctionne comme la mémoire proustienne : oublieuse des dates, des détails historiques, elle se concentre principalement sur des « sensations fortes non verbalisées » (p. 26). Comme le notait Appelfeld lui-même dans *Histoire d'une vie*, « [c]e qui s'est gravé en moi de ces années-là, ce sont

principalement des sensations physiques très fortes » (Appelfeld, p. 100).

La critique met ensuite justement au jour l'ambiguïté du caractère autobiographique de la « littérature du désastre ». Les auteurs qui l'illustrent considèrent en effet « l'écriture — imaginaire ou de nature documentaire — comme une démarche personnelle à caractère thérapeutique qui soutient leur propre travail de deuil et de rétablissement, ainsi que comme un acte public au service de la mémoire collective. C'est ainsi que la classification des œuvres autobiographiques [...] devient très ambiguë sinon impossible lorsque l'on traite de l'écriture du désastre » (p. 28). Les œuvres d'Appelfeld sont représentatives de cette problématique. L'auteur se distingue la plupart du temps du narrateur (en ce sens, d'ailleurs, on ne devrait pas parler d'autofiction au sens strict du terme tel que défini par Serge Doubrovsky), il joue régulièrement avec la chronologie intime afin de mieux toucher le lecteur, « il brode un tissu à l'aide d'images métaphoriques pour faire passer un message chargé d'émotions » (p. 29). Exception faite de la présence du pacte autobiographique, ces textes s'inscrivent donc bien dans une démarche globalement autofictionnelle mettant en place ce que Gasparini nomme dans son livre consacré à l'autofiction « une stratégie d'emprise du lecteur » (p. 209). Autrement dit, Appelfeld « utilise la technique de la narration pour créer une autofiction vraisemblable dans un cadre réaliste ; il joue avec les matériaux en tant que romancier plutôt qu'en tant qu'autobiographe » (p. 29). Ainsi, les parents, l'univers des grands-parents ou le microcosme juif de l'auteur sont autant d'éléments qui viennent nourrir ses fictions.

Le caractère autobiographique de la littérature du désastre se confronte à une autre problématique, celle liée à la difficulté de raconter la guerre, pour peu que cela soit possible. Ainsi, certains événements traumatisants de la vie de l'auteur — l'assassinat de sa mère notamment — seront toujours passés sous silence. « En ce qui concerne le ghetto, c'est précisément dans l'écriture romanesque que l'auteur touche la vérité historique » (p. 49), nous dit la critique. L'expérience du camp, quant à elle, semble de même difficilement racontable dans le cadre d'un récit autobiographique centré sur le « je », puisque ce lieu « signe la disparition de l'individu en tant que tel » (p. 55) et donc le « je » au bénéfice d'un « nous » collectif. Cette première partie s'achève par l'évocation de la libération, du départ vers la Palestine et des premiers contacts avec l'écriture, toujours dans un dialogue entre factuel et fictionnel, afin de mettre en lumière la complexité de l'écriture appelfeldienne, qui « trouve ses matériaux dans les histoires réelles, les siennes ou celles des autres, mais (qui) les brode selon ses besoins esthétiques pour créer chaque fois un récit à part qui ne constitue qu'une partie d'une mosaïque construite à partir de composantes réelles » (p. 53).

L'histoire d'une écriture

Les tout premiers textes d'Appelfeld étaient des poèmes. Ils mettaient en évidence une caractéristique de son écriture, à savoir « la quête de l'expression simple et la réticence envers un verbalisme trop bavard » (p. 86) qui se retrouverait plus tard dans ses nouvelles puis dans ses romans. En effet, très jeune, l'écrivain était déjà « conscient du danger que représente le pathos » (p. 86). D'un point de vue thématique, ses débuts

littéraires dessinent les contours des futurs romans où se trouve dépeint l'univers « du judaïsme européen avant, pendant et après la guerre » (p. 91).

Très rapidement, le talent de nouvelliste puis de romancier d'Appelfeld est reconnu. Il reçoit de nombreux prix dans son pays mais, nous dit Masha Itzhaki, « il est difficile d'ignorer un certain malaise dans ses liens avec le public du pays » (p. 95). Ce malaise est dû au fait qu'en Israël, Appelfeld est considéré comme un écrivain de la Shoah et que le lecteur local « est resté pendant des années quelque peu réticent face à tout ce qui concernait le judaïsme européen d'avant-guerre » (p. 96). Mais ce sentiment a évolué avec les nouvelles générations, chez qui apparaît une volonté d'en savoir davantage sur la Shoah.

À l'étranger, sa reconnaissance a été plus rapide. Son écriture a été jugée « pour elle-même, en dehors du contexte littéraire et du "bon ton" du milieu culturel israélien » (p. 99) et en dehors de toutes considérations purement religieuses, institutionnelles ou politiques liées à la judéité et l'israélité.

Dans cette deuxième partie, la critique aborde enfin le choix de la langue hébraïque par Appelfeld, sa conquête difficile et même douloureuse qui symbolise cependant « une étape essentielle dans le processus complexe du rétablissement après la guerre, celle de l'oubli » (p. 106). Son style s'inspire quant à lui de la narration biblique, qui laisse une place aux silences, tout aussi importants que les mots dans son art romanesque.

L'histoire d'une pensée

La pensée d'Appelfeld est centrée sur la question de la religiosité, entendue comme « expérience de nature mystique

qui dépasse les institutions religieuses officielles, une sorte d'attrance vers la divinité par un lien direct qui se fait à travers la nature et qui touche au plus profond de l'âme humaine » (p. 131). Il examine aussi à travers son œuvre la question de l'identité liée à l'interrogation sur le passé et le présent, aux « relations entre le judaïsme et Israël, entre les citoyens immigrés face aux juifs "nouveaux", les *sabras* natifs du pays, entre le récit littéraire du mythe israélien et l'écriture du désastre » (p. 153), menant ainsi la quête incessante « d'une identité harmonieuse à multiples facettes » (p. 153).

La présente monographie, qui non seulement parcourt les œuvres de l'écrivain mais s'appuie aussi sur les nombreux entretiens qu'il a donnés, constitue une analyse intéressante de l'écriture et de l'univers d'Aharon Appelfeld. Elle met au jour la manière dont se construisent ses textes, dans un échange constant entre le vécu et l'imaginaire, les cheminements qui ont mené l'auteur à son style singulier au sein de la littérature israélienne ainsi que les contours d'une pensée riche « portant un point de vue novateur sur la question de l'identité israélienne » (p. 181).

Bibliographie

APPELFELD, Aharon. 2005, *Histoire d'une vie*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « Points ».

GASPARINI, Philippe. 2008, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».

LETERRIER, Étienne. 2009, *Le Matricule des anges*, n°108, nov.-déc., <http://www.lmda.net/din/tit_lmda.php?Id=62743>